

Yang Yi
Art et submersion : souvenirs d'un rêve chinois
Yang Yi
Art and Submersion: Memories of a Chinese Dream

Sylvain Campeau

Number 81, Spring 2009

Made in China

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, S. (2009). Yang Yi : art et submersion : souvenirs d'un rêve chinois / Yang Yi: Art and Submersion: Memories of a Chinese Dream. *Ciel variable*, (81), 34-41.

Art et submersion souvenirs d'un rêve chinois

PAR SYLVAIN CAMPEAU

Kaixian, vous connaissez ? C'est un charmant lieu touristique s'il en fut jamais un ! Mais, pour y séjourner, il faudra repasser car la ville est désormais sous les eaux du Yangzi. Il vous reste, si vous désirez le visiter virtuellement, les images du jeune photographe chinois Yang Yi, originaire de cette ville.

Vous devrez cependant vous faire à une chose. Ces images ont été, apparemment, prises sous l'eau. Les bulles qui s'échappent des personnages en témoignent amplement.

Il en résulte des scènes aberrantes et dérangeantes, toutes issues de l'imagination et d'un rêve inquiet. Car Yang Yi a rêvé ces scènes. Il les a vues d'abord dans son sommeil et l'expérience n'a pas été sans provoquer chez lui une angoisse telle qu'il en a éprouvé un sentiment de suffocation. C'est ainsi qu'il a décidé, au cours des trois dernières années d'existence de sa ville natale, de retourner, caméra à la main, en ces lieux empreints des images et des souvenirs de sa jeunesse. Il a ainsi pu percevoir l'état de décrépitude avancée où se trouvait sa cité, déjà gagnée à la destruction progressive entamée par les autorités et la population. En témoigne ce slogan dont il nous rapporte lui-même l'existence et le libellé : « Détruisons la moitié de la ville en cent jours ». À cet enthousiasme de commande, forcé, on le devine bien, auquel ont dû répondre les habitants de l'endroit, Yang Yi a voulu répondre par cette mission photographique particulière, mission qui s'oppose totalement à celle exigée par les autorités, pour les besoins de la modernité et de la mégaproduction électrique. Qu'ont, en effet, à opposer Yang Yi et tous ses pareils, nostalgiques des 160 sites historiques et archéologiques disparus, à ce barrage des Trois Gorges, long de 2 335 mètres et haut d'environ 100 mètres, d'une capacité de production électrique qui représente 84,7 TWh d'électricité par an ? Qu'ont-ils à opposer au progrès et à ce réservoir d'une superficie de 1 084 km², ces 1,2 million (et plus) de personnes déplacées sans qu'aucune forme d'aide leur soit accordée, ce nombre énorme de personnes mortes sur le chantier en 10 ans et ces 15 villes et 116 villages submergés ? Combien peu comptent aussi ces 600 km² de terres agricoles et de forêts inondées.

Images de l'engloutie

Devant toute cette mer de chiffres à l'allure gigantesque, devant l'ampleur de toute cette industrialisation triomphante et ce déploiement industriel, le projet de Yang Yi, *Uprooted* (Déracinés), surnage avec peine. N'aurait-il été question que d'images de lieux bientôt engloutis, nous n'aurions là qu'un autre effort documentaire, et il faudrait en rester là, à ces chiffres, à notre indignation rentrée, à ce que l'écrivaine chinoise Dai Qing a qualifié de « farce ridicule et néfaste qui va hanter les dirigeants chinois ». C'est que l'artiste n'a pas choisi de faire dans la dénonciation emportée. Il n'a pas non plus opté pour le renversement éthique d'un Edward Burtynsky, par exemple, qui maquille ses images de dévastation, cimetières de grands bateaux, poussières et débris de mines oubliées, lieux d'extraction industrielle abandonnés ; qui les barde, dis-je, de couleurs luxuriantes, comme on le ferait de paysages bucoliques, confrontant les spectateurs à des beautés délétères et nocives, sous le couvert d'une esthétique romantique qu'il pervertit habilement. Burtynsky, incidemment, s'est lui aussi chargé de documenter par l'image photographique le paysage changeant des lieux altérés par cette construction monstrueuse. Il l'a fait pour que traces soient gardées de ces préjugés et il l'a fait sous le mode d'une enquête imaginaire globale qui va d'un lieu à l'autre, du chantier et de la construction progressive du barrage, dans ses étapes préparatoires, aux habitats humains et naturels en débâcle, forcés prématurément à la ruine.

En 2009, Kaixian et les 1800 ans d'histoire de la ville de mon enfance seront rayés de la carte. Je suis né là il y a 36 ans. Ce jour-là, je me réveillerai englouti moi aussi.

Les villages et les jours : vestiges en marche

Mais cela est assez loin de la tâche que s'est donnée Yang Yi. D'abord, il lui a fallu faire vite car, d'un voyage à l'autre, tout se métamorphosait rapidement. Il a visité les lieux sur une période de trois années, la deuxième en bateau sur le Yangzi et la troisième, sur les chapeaux de roue, avec un senti-

ment d'urgence. Les images qui en résultent possèdent une bonne dose de velléités achroniques en ce sens qu'elles dépeignent une version apparemment imaginaire. D'une part, il est vrai que telles seront bientôt les composantes des cités submergées. Des pans de mur, des décombres, des rues et maisons éventrées seront bien telles que nous les voyons dans cette version de l'avenir. Mais, d'autre part, cette version est fantastique. On sait bien, on sent bien que les gens qu'on y voit ne peuvent être là, ni y rester. Cette présence de piétons et d'habitants masqués, les pieds bien ancrés au sol, comme ils le seraient en milieu terrestre, en souligne toute l'impossibilité. Ils sont là, parfois torse nu, comme de véritables plongeurs, avec, à la main, un quelconque vestige, un numéro de rue parfois, de cette vie qu'ils avaient. Ces images sont les éléments dramatiques, les images d'un retour imaginé, d'une visite mélancolique, d'une tentative désespérée d'habitation. D'autres sont plus poignantes, celles des gens qui décident en quelque sorte de faire fi de la fatalité. Des parents font face à la caméra, désireux d'être pris en souvenir, avec, près d'eux, un de leurs enfants vêtu de teintes vives, qui détonnent dans le glauque, les couleurs terreuses des eaux et le grisâtre ennui des débris. D'autres, encore, font comme si de rien n'était. Ils continuent à vaquer à leurs activités habituelles. Là, on joue aux cartes. Ailleurs, un barbier coupe les cheveux d'un client. L'un joue à la marelle et un autre encore fait son tai chi matinal. Cette indifférence devant le triste sort annoncé semble la figure

avancée de notre propre apathie et semonce tous ceux qui ont laissé cela s'accomplir. Et il est de nombreuses images encore dont l'ironie est savoureuse. Comme cet homme qui semble bien se tenir dans le fond d'une piscine ou cet autre, en chaloupe sur un plan d'eau, avec un masque et des bulles qui entrent et montent vers la nouvelle surface.



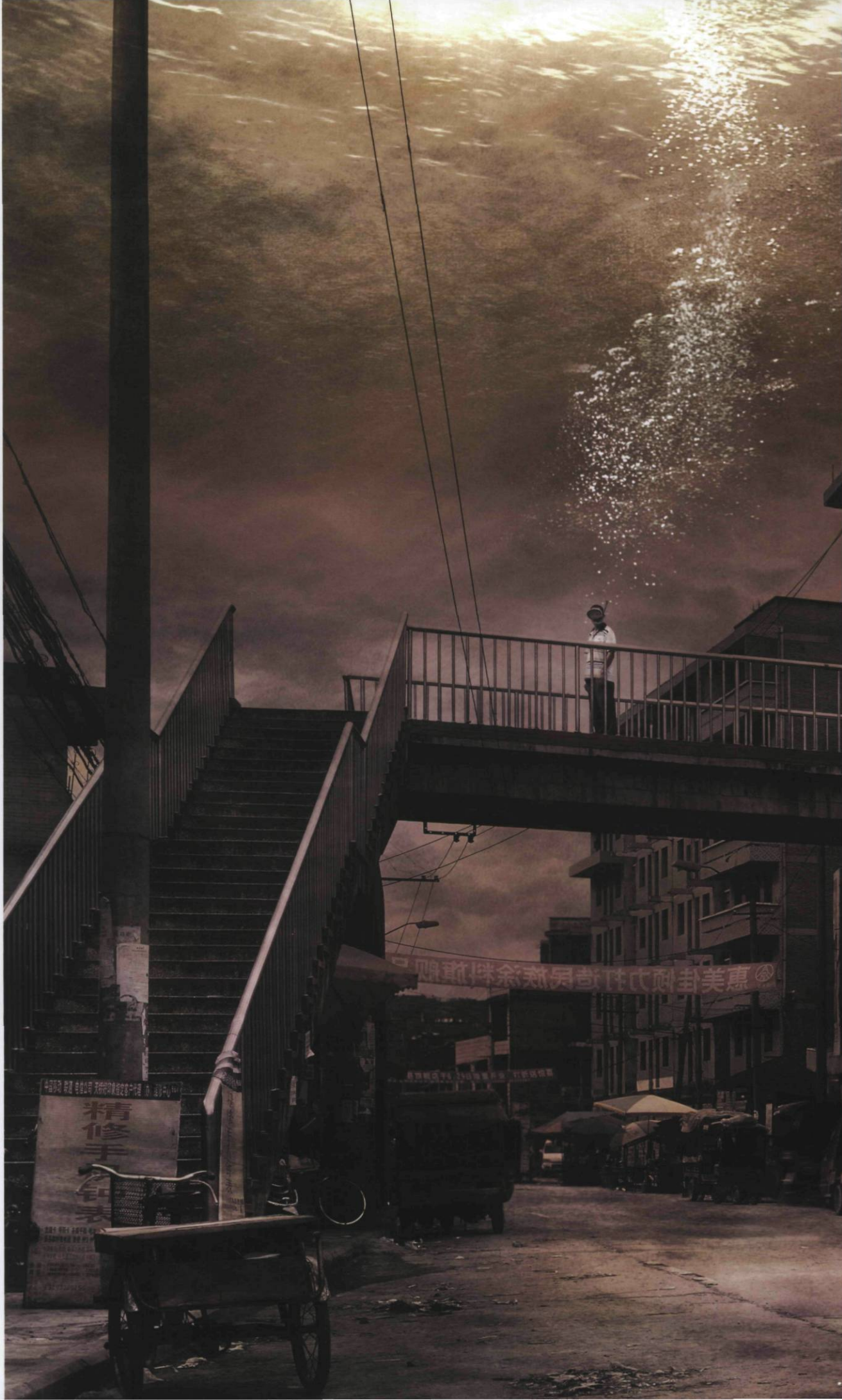
De ces villages enfouis, Yang Yi a fait des sites immémoriaux. Il a su les auréoler dans leur destin immédiat et inéluctable tout en leur donnant un sépulcre. Son travail parvient à créer une version fantastique de ce qu'ils seront bientôt. Il en va comme si les vertus commémoratives de ces images parvenaient à faire alliance avec une transfiguration du lieu par l'imaginaire. Comme si les propriétés mémorielles de la photographie prenaient ces images à l'avance. Elles sont en fait la révélation d'une prospection imaginaire qui amène les lieux, les force, pourrait-on dire, à être un souvenir par avance, un souvenir en devenir. Une mémoire annoncée. Mythique par anticipation. Sans doute est-ce là ce qui retient en elles, ce double aspect sur lequel elles jouent : pronostic d'une réminiscence.

Avec elles, Yang Yi crée d'avance une mémoire à laquelle il veut être lié, dans laquelle il veut vivre aussi, pour ne pas disparaître dans la trame détruite de ces bourgs et cités qui furent.

Dans un article publié dans *Ici, la Chine*, écrit par Brigitte Duzan, Yang Yi en dit ceci :

« En 2009, [Kaixian] sera la dernière ville à être évacuée et submergée par les eaux du barrage, qui déracineront ainsi pour toujours ses habitants. Kaixian et les 1800 ans d'histoire de la ville de mon enfance seront rayés de la carte. Je suis né là il y a 36 ans. Ce jour-là, je me réveillerais englouti moi aussi. »

—
Sylvain Campeau a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes (Ciel variable, ETC, Photovision, et Papal Alpha). Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai, *Chambre obscure : photographie et installation*, et de quatre recueils de poésie.
—



精修手
...

惠美卦代街男熱余伴前

Yang Yi est né à Kaixian (province de Chongqing, Chine) en 1971. Il a travaillé comme graphiste de 1993 à 2000 et cofondé une agence publicitaire, Lan Se Fei Yang, à Chengdu en 2001. Ses œuvres ont été exposées en Chine et ont récemment été incluses dans une exposition organisée par Mouvement art public (MAP) sur les abribus d'une quinzaine de villes canadiennes et mexicaines. Yang est représenté par la galerie photo Paris-Beijing à Beijing.

Yang Yi was born in Kaixian (Chongqing Province, China) in 1971. He worked as a graphic designer from 1993 to 2000 in Chengdu, where he co-founded the Lan Se Fei Yang advertising agency in 2001. His work has been exhibited in China, and was recently included in a Make Art Public (MAP) photo exhibition presented on bus shelters in some fifteen cities across Canada and Mexico. Yang is represented by Paris-Beijing photo gallery, in Beijing.





Déracinés/Uprooted, 2007
épreuves couleur/c-print
24 images
150 x 105 cm, 100 x 70 cm;
avec la permission de/Courtesy of:
Paris-Beijing Photo Gallery, Beijing

Art and Submersion Memories of a Chinese Dream

BY SYLVAIN CAMPEAU

Have you heard of Kaixian? It's a charming tourist site if ever there was one! But to visit, you'll have to replay it, since the town is now under the waters of the Yangzi. If you want to pay a virtual visit, what remains are the images of a young Chinese photographer, Yang Yi, who was born there.

However, you will have to understand something. Apparently, these images were taken underwater. The air bubbles floating up from the figures in the pictures provide ample proof.

The result is aberrant, disturbing scenes, all issuing from imagination and anxious dreams. For Yang Yi dreamt these scenes. He saw them first in his sleep, and the experience provoked such anxiety that he felt suffocated. So he decided to return, camera in hand, to the town where he was born during its last three years of existence – to places imbued with the images and memories of his youth. He was thus able to perceive the city's state of advanced decrepitude, as it was already succumbing to the gradual destruction undertaken by the authorities and the population; a slogan, of which he reports the existence and the wording, said, "Let us destroy half the city in one hundred days." To this commanded enthusiasm, forced (as we can well guess) upon the city's inhabitants, Yang Yi wanted to respond with this particular photographic mission, one that was utterly opposed to the mission of the authorities pursuing the needs of modernity and electric megaproduction. In fact, the authorities opposed Yang Yi and all those like him, who were nostalgic for the 160 historical and archaeological sites that disappeared due to the Three Gorges dam, 2,335 metres long and about 100 metres high, with an electrical production capacity of 84.7 TWh per year. Who were they to oppose progress and a reservoir with an area of 1,084 km², the 1.2 million (or more) people displaced with no form of assistance afforded to them, the enormous number of people who died on the site in ten years, and the fifteen cities and 116 villages submerged? And how little the 600 km² of flooded farmland and forests were worth.

Images of the Engulfment

On this sea of gigantic numbers, the scope of this triumphant industrialization and industrial deployment, Yang Yi's project, *Uprooted*, barely floats. If it had not been about images of places soon to be engulfed, this would have been just another effort at documenta-

This indifference to the foregone sad fate seems to stand for our own apathy and be a reprimand to all those who have let it go ahead.

tion, and it would have stopped there, with these numbers, with our inner indignation, with what the Chinese writer called the "ridiculous and detrimental farce that will haunt the Chinese leaders." Yang Yi decided not to act in enraged denunciation. Nor did he opt for the ethical upheaval of an Edward Burtynsky, for example, who dresses up his images of devastation, ship cemeteries, dust and debris of forgotten mines, and abandoned sites of industrial extraction, draping them in luxuriant colours as one would bucolic landscapes, confronting viewers with deleterious, noxious beauty, under the cover of a romantic aesthetic that he skilfully perverts. Incidentally, Burtynsky also took on the task of documenting through photographic images the changing landscape of sites altered by this monstrous structure. He did this to preserve the traces of this damage, and he did so in the style of a global imagistic inquiry that went from one place to another – from the site and gradual construction of the dam, in its preparatory stages, to human and natural habitats in collapse, prematurely forced into ruin.

Villages and Days: Walking Remains

But this is quite distant from the task that Yang Yi took on. First, he had to work fast for, from one trip to the next, everything was metamorphosing rapidly. He visited sites over a three-year period, the second trip on a boat on the Yangzi and the third at top speed, with a sense of urgency. The resulting images have a

good dose of timeless desire in the sense that they depict an apparently imaginary version. Of course, these were the components of soon-to-be-submerged cities. Sections of walls, rubble, disembowelled streets and houses are those that we will see in this version of the future. But elsewhere, this version is

fantastic. We know, we feel, that people we see cannot be there, cannot live there. The presence of masked pedestrians and inhabitants, feet rooted to the ground as if they were on land, emphasizes the impossibility. They are there, some of them bare-chested like true divers, with some vestige in their hands – a street number perhaps – of the life that they had led. These images are dramatic, the images of an imagined return, a melancholic visit, a desperate attempt at habitation. Others are more poignant, those of people who decide in a way to shrug off inevitability. Parents face the camera, wanting to have their picture taken as a souvenir; beside them is one of their children, dressed in bright colours, out of place in the squalor, the mud-coloured water, and the greyish tedium of the debris. Yet others act as if nothing is happening. They keep on with their usual activities. Here, they're playing cards. There, a barber cuts a customer's hair. Someone plays hopscotch; someone else does his morning Tai Chi. This indifference to the foregone sad fate seems to stand for our own apathy and be a reprimand to all those who have let it go ahead. And there are many more images in which the irony is palpable, such as the one of the man who seems to be floating at the bottom of a swimming pool, and another, in a boat on a stretch of water, bubbles escaping from his mask and rising toward the new surface.

From these buried villages, Yang Yi has made immemorial sites. He has given them an aura. His work creates a fantastic version of what they will soon be. It is



as if the commemorative properties of these images come to form an alliance with a transfiguration of the site by the imagination, as if the memorial properties of photography took these images in advance. They are in fact the revealing of an imaginary prospecting that leads the sites – forces them, one might say – to be a memory in advance, a souvenir in the process of becoming. An announced memory. Mythical by anticipation. No doubt, this double aspect on which they play – the prediction of a reminiscence – is what is memorable about them. With them, Yang Yi creates, in advance, a memory to which he wants to be connected, in which he also wants to live, so he does not disappear in the destroyed framework of these towns and cities that once were.

In an article by Brigitte Duzan published in *Ici, la Chine*, Yang Yi says,

In 2009, [Kaixian] will be the last city to be evacuated and submerged by the water of the dam, which will uproot its inhabitants forever. Kaixian and the eighteen hundred years of history of the city of my childhood will be crossed off the map. I was born there thirty-six years ago. On that day, I will awake submerged, too.

Translated by Käthe Roth

—
Sylvain Campeau has contributed to a large number of Canadian and international publications, such as Ciel variable, ETC, Photovision, and Papal Alpha. As an independent curator, he has also mounted over thirty exhibitions in Canada and abroad. He is the author of an essay entitled Chambre obscure : photographie et installation and of four books of poetry.
 —